

09 Février 1966

Comme il arrive que je donne au début d'une de mes leçons quelques références de ce qui, dans la sphère de mon enseignement, se passe ailleurs, j'évoquerai aujourd'hui, au départ, quelque chose dont la pertinence, bien sûr en pierre n'apparaîtra qu'à ceux ayant assisté à une séance d'hier soir de notre école freudienne, mais qui pourtant, pour tous les autres, représentera une introduction à la mise au point, au sens photographique du terme, que va constituer mon discours d'aujourd'hui, par où, j'achèverai, je l'espère, ce que j'ai à dire du "Pari" de Pascal, quant à ce qu'il conditionne d'essentiel.

Rapports engagés dans la psychanalyse, c'est d'où je partirai donc comme un préambule qui est en même temps parenthèse, c'est d'une remarque très abrégée, forcément, concernant ce fantasme qu'on appelle, et qui est en question sous le nom de masochisme féminin.

Qu'on s'entende! J'énonce : que le masochisme féminin est, au dernier terme, le profil de la jouissance réservée à qui entrerait dans le monde de l'Autre, en tant que cet Autre serait l'Autre féminin, c'est-à-dire : la Vérité.

Or la femme - la femme si l'on peut en parler, la femme qu'on essayait hier soir de mettre en suspend dans une typique essence qui serait celle de la féminité, entreprise fragile, la femme disons pour autant que comme Freud le développe et l'énonce, un départ distinct de l'homme dans ce jeu qui s'engage, où il s'agit de son désir - la femme n'est pas plus dans ce monde que l'homme. Sans doute, il arrive qu'elle le lui représente sous la forme de l'objet(a), mais il faut le dire, c'est ce qu'elle se refuse énergiquement à être, puisque son but est d'être i(a) comme tout être humain, que la femme est narcissique comme tout être humain, et que c'est dans cette distance, cette déchirure qui s'installe, de ce qu'elle veut être, à ce qu'on met en elle que s'instaure cette dimension, qui se présente dans le rapport de l'amour comme tromperie.

Ajoutons que ce narcissisme, c'est l'impasse, la grande impasse de l'amour dit courtois : qu'à la mettre en la position du I de l'idéal du moi au champ de l'autre du point de repère, de s'organiser ce statut de l'amour : ce narcissisme, on ne peut que l'exalter, c'est-à-dire accentuer la différence. Dans ces quelques termes se repère l'impasse qu'il y a à essayer de définir, comme une fonction qui s'isolerait, la féminité.

Rien, ici, donc ne se repère qu'en ce terme, il est un pôle féminin du rapport, du rapport à la chose et que féminin est ce terme de la vérité. Le féminin est radicalement trompeur sous toutes les formes où il se présente. Ceci nous servira de départ pour repérer les trois distances où peut s'accommoder ce champ de cette recherche, que toujours l'ambition des philosophes a signalé comme recherche de la vérité.

Le danger qu'assume l'analyste en prenant la place de guide sur ce chemin est-il celui que le mythe d'Actéon signale comme l'impossibilité de surprendre la mouvance où se dessine notre destin comme celui que commandent les trois Parques : Clotho, Lachésia, Atropos, forme trinitaire du Dieu foncier, archaïque, ancestral, celui dont nous sépare l'autre révélation, dont nous aurons tout à l'heure à reprendre le repère, à travers Le Pari de Pascal qui accommode sur la fonction du père, ce qui nous contient dans une interdiction déterminée à l'endroit de la Jouissance dernière. C'est déjà, l'énoncé inaugural de la pensée de Freud qui nous signale l'importance de sa suspension, de la suspension de toute sa pensée autour de cet interdit du père dont nous verrons apparaître, tout à l'heure, sous une autre forme, la formule.

Si, dans les années, qui ont précédé, c'est sur le cogito cartésien que je vous ai appris à vous arrêter, pour vous représenter comment se dessine la [schize], l'Entzweiung, la division radicale où se constitue le sujet, à reconnaître dans la formule du "Je pense" lui-même, que le point où se saisit la rupture de l'être du "Je pense" ne s'affirme que d'un point de doute ; c'est pour approcher, d'une façon plus sûre, cette formulation plus pure, que la même

fonction du sujet - cette fois radicalement en fonction du désir - que nous donne Le Pari de Pascal. Car assurément, ce qui déjà dans le cogito cartésien suffit à fonder l'être du sujet en tant que le signifiant le détermine comme ne se saisissant qu'au point - où autour de l'affirmation - du "Je pense" il s'est réduit à ce point de doute d'être, il n'a plus aucun sens sinon qu'à ouvrir les guillemets de la conclusion qui lui donne toute sa substance le "donc je suis comme contenu de la pensée sans pour autant qu'il rejette dans une rétro-position le "je suis d'être" de ce "Je pense", je suis celui qui pense "donc je suis". Or si nous retrouvons la voie de Freud, à considérer qu'en ce doute est toute la substance de l'objet central qui divise ainsi l'être du "je pense" lui-même, pour autant que dans ce doute Freud, dans sa praxis, nous fait reconnaître le point d'émergence de cette faille du sujet qui le divise et qui s'appelle la conscience.

Le point de suture, le point de fermeture inaperçu dans le "je pense donc je suis", c'est là que nous avons à reconstruire toute la part élidée de ce qui s'ouvre, que nous rouvrons de cette béance et qui ne peut - sous toute forme du discours qui est le discours humain - apparaître que sous la forme du trébuchement, de l'interférence, de l'achoppement dans ce discours qui se veut cohérent. Pourtant, ce qu'il y a qui fonde ce discours n'est par là point saisi: discours du désir, nous dit-on, mais qu'y-a-t-il, qui fasse que nous puissions dire, que ce par quoi nous pouvons y suppléer c'est le tenant lieu de représentation. Vous entendez bien que c'est ici indiquer la place où fonctionne ce qui soutient comme divisé tout ce qui se réalise du sujet dans le discours, que c'est là la place où nous avons à chercher la fonction de l'objet (a). Le doute de PASCAL est encore en ce passage d'une opération de balance, "tute dubo dubito", c'est l'habitude, je m'emploie à faire osciller ces plateaux de la balance. C'est autour d'une mise à l'épreuve du savoir au regard de la vérité de ce qui en est ou n'en est pas du vrai savoir.

Bien sûr Heidegger a belle part à représenter qu'est abandonné le fond, irrémédiablement refoulé de l'Aléthéia, l'Unvedrängung, si ce n'est pas ainsi qu'il la nomme, c'est ainsi que nous pouvons l'identifier. Mais ce rappel est fragile de ne représenter qu'un retour à une mouvance sans issue, conformément au terme qui est employé à l'origine de la pensée grecque c'est de l'aetheos qu'il s'agit, de l'[echt]de l'authentique.

Descartes installe en même temps qu'il révèle, à son insu, la division du sujet autour de l'opération de mise à l'épreuve - opération négative, impossible - de reconnaître comment penchent les plateaux autour du vrai savoir. Il n'en retire que la certitude de l'épreuve opérée et que c'est dans ce doute du sujet que s'insère la certitude . Pour reprendre et faire un pas de plus, il faudra qu'il ramène l'argument antique par où ce qui imprime dans l'ordre de nos pensées, l'idée de perfection, se doit de garantir le chemin de notre recherche. Assurément, on peut pointer et dessiner, déjà ici, la distance qu'il y a de prise au regard de l'argument ontologique dont vous reconnaissez pourtant, ici, la forme, et qui pour avoir eu son prix dans l'exploration du champ de l'être ne mérite plus, pour nous, d'être ressaisi de sous cette forme qui y apparaîtra certaine, à qui sa réflexion aura assez montré que l'idée de perfection ne s'ébauche et ne se forme que sur le modèle de la compétition de la bête de concours et que sa substance n'est pas autre que celle dont le porc peut rêver quant à l'obésité de son châtreur. Je n'aime pas le vain blasphème et l'on doit savoir que ce que je vise ainsi, ce n'est certes pas la visée de certaines, d'un certain dévoilement concernant l'interrogation sur l'être divin, mais celle où un certain détail philosophique s'obstine à rester enlisé.

Si bien qu'il faut remarquer que la démarche de Descartes tire l'épingle du jeu du sujet, au regard du Dieu supposé trompeur, et qu'à se retourner vers l'autre Dieu pour lui rendre la charge entière, à son

arbitraire, de fonder les vérités éternelles, la question - elle est importante pour nous - est de savoir si dans ce jeu - puisque déjà l'épingle est retirée du jeu - c'est bien le sujet qui doute et que même le Dieu trompeur ne saurait lui retirer ce privilège, celui, même parfait, vers lequel il se retourne n'est pas alors - et je le dis, fort de ce que Pascal a pensé avant moi - n'est pas, dès lors, un Dieu trompé. Ce point sensible est important pour nous et dans notre recherche, pour autant que c'est au piège de la forme idéale, comme en quelque sorte préformée, ante-posée au chemin où nous avons à guider, la recherche du sujet est proprement telle que l'idéal de perfection a à se tromper.

[citation grecque] ce dont il y a à faire concernant l'acte du médecin, dit proprement Platon, c'est cette image [ citation grecque] qu'il a, lui le médecin, dans l'âme. N'est ce pas dire l'importance exacte qu'il y a, la représentation que nous avons à faire, à nous faire de la nature de l'enjeu quand il s'agit de l'ordre de rapport à la vérité seule accessible et définie par les conditions où nous engageons l'expérience où se limite la thèse où le sujet est formé, et est dans la dépendance du signifiant comme tel.

Voilà ce qu'agence la structure du Pari de Pascal. Quelque part, en un de ses points nombreux où se préfigure, dans ces dialogues de Platon - qui sont bien loin, bien sûr, de nous livrer une doctrine, en quelque sorte unilatérale, rapport de tout ce qui est, tout ce qui est idée, à cet aetheos dont je parlais tout à l'heure, qui en donnerait l'essence de tout ce qui, dans l'être, subsiste bien loin de là à tout instant - nous trouverons des références faites pour nous orienter et nommément celle-ci : d'entre l'être éternel qui n'existe pas, et ce qui naît et meurt mais qui n'est pas, le signe, la pierre de touche, doit nous être donné en ceci : que si le premier subsiste il doit se supporter d'un discours invincible ; c'est bien encore ce que nous cherchons, à ceci près, que ce discours est celui qui doit nous permettre de reconnaître - dans ce champ qui est le

nôtre: d'une existence cernée entre la naissance et la mort - de ce que ce discours là peut tenir qui soit de cet ordre invincible.

Et c'est ici que nous introduit le discours de Pascal. Nul étonnement qu'il ne parte de cette référence à l'au-delà, de la vie et de la mort, mais ce n'est pas, je ne dirai pas comme il semble, mais bel et bien, comme tout un chacun s'en aperçoit et s'en scandalise, tous ces messieurs de l'idéologie spiritualiste ici se redressent et font la petite bouche, comment parler de ce qui est d'une si haute dignité, en termes de ces joueurs qui sont la lie de notre société. Au temps de Victor Cousin seuls les bourgeois ont le droit de se livrer à l'agio - et ceux auxquels sera donnée dans la société la charge de penser à ce qui se passe, pourraient avertir le peuple de ce dont il s'agit effectivement - dans ce qu'on appelle la marque du progrès, sont priés de rentrer dans cet ordre de décence, auquel j'ai voulu donner tout à l'heure sous une forme scandaleuse, son enseigne énorme : celle du porc châtré, autrement dit, de rester dans les limites de décence de la pensée qu'on appelle l'éclectisme.

N'avez-vous remarqué que dans ce pari concernant l'au-delà, Pascal ne nous parle pas - jamais personne n'a vu ça - de la vie éternelle. Il parle d'une infinité de vies infiniment heureuses. Ça fait toujours des vies ça ! Et en fin de compte, à les appeler ainsi, il leur garde leur horizon de vie, et la preuve c'est qu'il commence par dire : Est-ce que vous ne parieriez pas seulement pour qu'il y en ait une autre ?

Celui que j'ai appelé tout à l'heure, je veux dire la dernière fois, le bon LACHELIER ,eh bien il est bien gentil : il s'arrête là. Il dit quand même, qui est-ce qui parierait pour avoir seulement une seconde vie ?

Retrouvez le passage, je l'ai cherché frénétiquement tout à l'heure, vous le retrouverez aisément. C'est que je ne lui reproche pas ce manque

d'imagination, mais n'est-il pas vrai, simplement, qu'à couvrir son petit bonhomme de chemin d'éplucheur des chances en jeu dans le Pari, il nous invite, nous, à nous poser vraiment la question.

Qu'est-ce qui se passe, effectivement - et cela ne vaudrait-il pas la peine d'engager un pari seulement avec quelques chances - quant à cette vie entre la naissance et la mort, cette vie qui est la nôtre, d'en avoir peut-être une seconde ?

Laissons-nous, laissons-nous arrêter un instant autour de ce jeu, peut-être un peu plus armés que d'autres pour saisir ce qu'apporterait d'irréductible différence, de franchissement, que nous puissions penser ainsi. Car il faut que ces deux vies soient, chacune, entre la naissance et la mort, mais il faudrait aussi que ce soit le même sujet. Tout ce qu'on aura joué précisément dans la première, nous savons que nous le pourrons jouer autrement dans la seconde. Mais nous ne saurons toujours pas, pour autant quel est l'enjeu. Cet objet inconnu qui nous divise entre le savoir et la vérité, comment ne pas espérer que la seconde vie nous donnera vue sur la première, que pour un sujet le signifiant ne sera pas ce qui représente le sujet - à l'infini - pour un autre signifiant, mais pour l'autre sujet que nous serons aussi ? Comment, cet autre sujet, ne pas en espérer le privilège, qu'il soit la vérité du premier ? Dans d'autres termes, ne voyons-nous pas ici dans cette imagination - phantasme du phantasme - s'éclaircir ce qui sous le nom de phantasme joue, au secret de cette vie qui est bien telle que nous n'en avons qu'une et que jusqu'à la fin l'enjeu peut nous être caché.

Cette supposition implicite aux Parques - telle que nous le lisons, si nous le lisons à la chandelle de l'irréflexion où se suspend tout notre sort - cette supposition, qu'après la mort nous en aurons le fin mot - à savoir que la vérité sera patente si oui ou non, il y aura là pour la tenir le Dieu de la promesse - qui est-ce qui ne peut pas voir que cette supposition implicite à toute l'affaire, c'est elle qui la met véritablement en suspend. Pourquoi après la mort, si quelque chose y perdure, n'errerions-nous pas encore dans la même perplexité ?

Le jeu pascalien concernant cette infinité de vies, multipliées par l'infinité d'un bonheur qui doit bien avoir quelques rapports avec ce qui se dérobe à la nôtre, ne peut qu'avoir un autre sens, qui n'a rien à faire avec la rétribution de nos efforts aveugles, et c'est bien pour ça qu'il est cohérent que l'homme dont la foi était toute entière suspendue à ce quelque chose dont nous ne savons même plus parler - qui s'appelle la grâce - est dans une position cohérente quand il déroule sa pensée concernant l'enjeu, l'enjeu qui est celui du bonheur, à savoir de tout ce qui cause le périssable et l'échoué de notre désir, que cet enjeu du bonheur est de nature à rechercher sur le fond du pari.

Cet objet (a) que nous avons vu surgir dans cet au-delà imaginable - déjà de façon toute proche à seulement imaginer une vie seconde - ce n'est pas quelque chose que la pensée religieuse n'ait pas déjà sondé.

Ceci s'appelle la communion des saints. Nul de ceux qui vivent à l'intérieur d'une communauté de foi qui a quelques rapports avec ce fondement du bonheur, n'est sans être intéressé à ce que, quelque part, ce bonheur soit conquis par d'autres, de nous ignorés. Cette conception est cohérente de ce que chacune de nos vies - nous autres du commun - n'est rien d'autre que le raid suspendu au mérite de quelques inconnus, et que ce qui s'exprime traditionnellement dans ce thème exploité par tout un théâtre qui va plus loin dans la dignité que vous ne pouvez le sonder d'abord, si vous pensez que le théâtre, de Shakespeare lui-même en relève celui dont le thème est que la vie est un songe.

Au regard de cette perspective, le Pari de Pascal signifie le réveil. L'étroitesse même du rapport à l'autre concerne cette doctrine de la prédestination et de la grâce dont - dès mon rapport de Rome - j'indiquais qu'au lieu de mille autres occupations futiles, les psychanalystes y tournent leurs regards, tel est déjà, là dessiné, le point d'impact où nous pouvons - ainsi qu'à la fin d'un article intitulé "Remarques sur un certain discours" auquel je vous prie de vous reporter - marquait que le point où,

d'ors et déjà je désirais vous diriger au regard de la fonction de ce pari.

Car maintenant nous pouvons voir ce que signifie ce Pari, unique en ceci que l'enjeu y est l'existence du partenaire. Si Pascal peut mettre en balance ce quelque chose qui n'est point le tout, mais l'infini qui s'ouvre, à seulement savoir le reconnaître en ce point où nous avons appris l'année dernière à désigner substantiellement la fonction du

manque - à savoir le nombre où l'indéfini n'est que le masque du véritable infini qui s'y dissimule et qui est justement celui ouvert par la dimension

du manque - à le mettre en balance avec ce qui se désigne dans le champ du sujet comme objet cause du désir, qui se signale de n'être rien apparemment, et de cette confrontation même du balancement porté au-delà, au niveau du champ de l'autre, de ce champ où pour nous se dessine toute la mise en forme signifiante à laquelle Pascal nous dit : vous ne pouvez pas échapper, vous êtes embarqués, déjà ; c'est ce que le signifiant supporte, tout ce que nous appréhendons comme sujet, nous sommes dans le pari et c'est à celui à qui il appartiendra - comme il fut donné à Pascal - d'en reconnaître les formes les plus pures, les plus voisines de cette fonction du manque, c'est là autour de cette oscillation frappant l'autre et le mettant entre cette question que j'ai déjà formulée - et que je me permets de rappeler parce que certains ici s'en souviennent - cette question « du rien peut-être » et ce message « du peut-être rien ». Que les réponses viennent à la première : « pas sûrement rien » ; à la seconde, pour autant que l'enjeu pour un Pascal est justement celui de ce rien, fondé dans l'effet sur nous du désir : « sûrement pas rien » .

Je veux éclairer bien la topologie de ce qu'ici je désigne. J'ai trouvé - il y avait bien d'autres voies pour la faire jaillir, mais j'aimerais prendre la voie neutre - un logicien de la grammaire, tant pis. Il y a d'excellentes choses, parmi d'autres plus médiocres, dans un livre de Willard Van Orman QUINE qui s'appelle : Word and Object. Vous y trouverez au chapitre[ ] référenciel intraduisible,

flottement... quelques remarques. Elles partent de ceci - qui est la position frégienne, à laquelle nos exercices de l'année dernière nous ont accoutumés - concernant la différence de ce qui est Sinn et de ce qui est Bedeutung : de ce qui fait sens - d'où je vous ai montré l'avis, dans l'exemple : «green colourless idea's» - et de ce qui concerne le réfèrent.

Au moment où cette parenthèse que constitue le Pari de Pascal dans la suite de ma topologie, au moment où, vous ayant présenté, dans le cross-cap, la surface où nous pouvons discerner se conjoindre les deux éléments du phantasme, ceux qui ne fonctionnent qu'à partir du moment où la coupure fait que l'un de ces éléments : l'objet(a), se trouve en position d'être la cause d'une invisible, insaisissable, indiscernable division de l'autre: le sujet. Question - et par nous supportée dans ce modèle du pari - de concevoir, non pas ce qu'est ce phantasme, mais comment nous pouvons nous le représenter. Il est bien clair que dans son immanence il est inabordable et qu'il s'agit d'expliquer pourquoi l'analyse permet de nous faire tomber dans la main le petit(a) dont il s'agit ; c'est pour autant, où une autre forme - celle que je n'ai point encore ramenée cette année, celle qui, topologiquement, contingentement, si je puis dire - de la bouteille de Klein nous le livre. La fonction de l'autre dans cet Erscheinung possible qui ne saurait être représentation de l'objet (a), voilà ce que les dernières explications - sur lesquelles sans doute s'arrêtera mon discours d'aujourd'hui - vont essayer d'éclairer.

Allons tout de suite à ce dont il s'agit : à savoir, la croyance. Quand je vous ai parlé tout à l'heure de cette seconde vie, il pourrait apparaître cette réflexion: étalement, disjonction du phantasme, est-ce que vous ne vous êtes point fait incidemment la réflexion que ce serait là, donner à notre existence ce jeu aux entournares, qui permettrait de relâcher un peu son sérieux ? Il n'y a qu'un malheur, c'est que cette seconde vie - qui n'existe pas et que j'ai essayé un instant, à l'intérieur du sérieux du Pari de Pascal, de faire pour vous vivre - eh bien nous y

croyons. Nous ne parions pas, mais justement si vous y regardez de près, vous verrez que vous vivez comme si vous y croyez ; ça s'appelle cette doublure qui fait les délices des psychologues et qui s'appelle à l'occasion le niveau d'aspiration - rien ne s'entend aussi bien que les

psychologues pour donner statut à toutes les immondices dont notre sort est perverti - ça s'appelle notre vie idéale - celle précisément que nous passons notre temps à rêver mollement. Monsieur Willard Van Orman QUINE cite - avec quelque astuce à propos d'un petit exemple que je ne vois pas du tout pourquoi je changerai - ce qu'il arrive dans ce qu'on appelle les fonctions propositionnelles qui ont pour modèle ceci : -je laisse les noms-, Tom croit que Cicéron a dénoncé Catilina. La chose prend son intérêt : c'est qu'en raison d'une information bornée Tom croit que celui que, dans les tragédies du 16ème siècle, on aurait aussi bien désigné par ce nom francisé - non pas Tullius mais Tulle - à savoir pour nous qui, bien entendu, sommes des érudits c'est le même Cicéron ; Tom croit que Tulle est vraiment incapable d'avoir fait une chose pareille. Dès lors qu'en est-il de la référence du signifiant Cicéron quant à l'énoncé : Tom croit que Cicéron a dénoncé Catilina, s'il maintient que Tulle - il ne sait pas qu'il est le même - n'en a rien fait ? C'est autour de cette suspension qu'un grammairien apporte des précisions fort intéressantes sur la façon dont il convient de mesurer à l'aune de la logique telle ou telle forme de grammaire.

Car il devient intéressant de remarquer que si dans la même forme vous substituez, à la nomination, une forme indéfinie - ce qui permettrait donc de voir opacifier encore plus la référence; bien au contraire, la "referencial" à savoir l'opacité qu'introduit la fonction propositionnelle : " Tom croit", c'est ici qu'il ne saurait s'agir de dire que la référence devient vague à partir du moment où vous dites que : Tom croit que quelqu'un a dénoncé Catilina. Assurément on peut aller plus loin et s'apercevoir que ce n'est pas la même chose de croire que quelqu'un a dénoncé Catilina, ou de dire que quelqu'un existe dont Tom croit qu'il a dénoncé

Catilina. Mais vous voyez que nous commençons à entrer là dans un système de double porte qui peut-être nous entraînait un peu loin.

Mais pour vous ramener à la question de l'existence de Dieu ceci vous fera saisir la différence qu'il y a entre dire : Il croit que Dieu existe, surtout si nous le trouvons dans le texte de quelqu'un qui nous dirait qu'on peut penser la nature de Dieu. Or précisément Pascal nous dit qu'elle est à proprement parler non seulement inconnaissable mais impensable et donc qu'il y a un monde entre croire que Dieu existe dans ce que - contrairement à ce que pensent les représentants de l'argument ontologique il n'y a aucun référent de Dieu et que, par contre dire, concernant l'indéterminé que devient Dieu dans je parie que Dieu existe, c'est dire tout autre chose parce que ceci implique au-dessous de la barre Dieu n'existe pas.

En d'autres termes, dire : je parie que Dieu existe ou... (il faut ajouter le ou) c'est introduire ce référent dans lequel se constitue l'Autre, le grand Autre, comme marqué de la barre qui le réduit à cette alternative de : l'existence ou pas ,et à rien d'autre.

Or c'est bien ce qui est reconnaissable dans le message originel, par où apparaît, dans l'Histoire, celui qui change à la fois les rapports de l'homme à la vérité et de l'homme à son destin, s'il est vrai -comme on peut dire que je vous le serine depuis quelques temps - que l'avènement

de la Science -de la Science avec un grand S et comme je ne suis pas seul à le penser, ce que Koyré à si puissamment articulé - cet avènement de la Science serait inconcevable sans le message du Dieu des Juifs. Message parfaitement lisible en ceci : vu que, quand celui encore mal dépêtré de ses fonctions de mage en communication avec la Vérité - car ils furent en communication avec la vérité - il n'y a pas besoin de se régaler des dix plaies de l'Egypte pour le savoir ; si vous aviez les yeux ouverts, vous verriez que la moindre de ces poteries qui sont

inexplicablement pour nous le legs des âges antiques, respire la magie, c'est bien pour cela que les nôtres ne leur ressemblent pas. Si je mets tellement au premier plan certains menus apologues comme ceux du pot de moutarde, ce n'est pas pour le simple plaisir de parodier les histoires du potier.

Mais quand Moïse demande au messenger dans le buisson ardent de lui révéler ce nom secret qui doit agir dans le champ de la vérité, il ne lui répond que ceci : " Eyé asher eyé " ce qui comme vous le savez - du moins pour ceux qui m'entendent depuis quelques temps - n'est pas sans poser des difficultés de traduction, dont assurément la plus mauvaise pour être formellement accentuée dans le sens de l'ontologie serait : je suis celui qui suis. Asher n'a jamais rien voulu dire de pareil, asher c'est le ce que , et si vous voulez le traduire en grec c'est le τὰτι "Je suis ce que Je suis" , ce qui veut dire : tu n'en sauras rien quant à la vérité entre ce : " Je suis " préposé et celui qui est à venir; l'opacité, la raie subsiste de ce "ce que" qui reste, comme tel, irrémédiablement fermé .

Je raie sur le grand A cette barre ; ce en quoi c'est là, à l'ouverture que nous venons frapper pour qu'en choit ce qui, dès lors, dans le pari de Pascal, ne se conçoit comme rien de représentable, mais comme le réel vu par transparence au regard de cette brume subjective de ce qui se profile de fumeux et d'incohérent, de rêve sur le champ de l'autre, dans ce qui nous sollicite au réveil, à savoir de ce petit a, c'est vrai qu'il est réel et non représenté, qu'il est là saisissable en quelque sorte par transparence, selon que nous-mêmes avons su organiser plus ou moins dans la rigueur signifiante le champ de l'autre. Ce petit a que nous connaissons bien par ce que j'aurai à vous expliquer, et seulement maintenant, par rapport au sur-moi. C'est quand il est au-delà, de la paroi d'ombre représentée par cet autre suspendu autour de la pure interrogation sur son existence , que le réveil c'est là ce qui permet de le faire choir non plus post-posé mais ante-posé par

rapport à ce champ opaque du rêve et de la croyance et que le rapport de l'analyste au regard de cet autre, dont la définition à la fin de l'année dernière, je vous l'ai déjà donnée, c'est là que la position de l'analyste est à définir : le partenaire, le répondant, celui à partir de quoi s'inaugure la possibilité de l'entrée dans le monde, d'un ordre d'or qui ne soit point soumis à l'éternel leurre des fausses captures de l'être, dépend de la réalisation de ceci que cet autre, que ce partenaire, celui qui n'est pas celui dont nous tenons la place mais avec lequel nous avons à engager la partie à trois avec l'analysé et même avec un quatrième, l'Autre sait qu'il n'est rien.